

www.e-rara.ch

Oeuvres Complètes De M. De Voltaire

**Voltaire
Condorcet, Jean Antoine Nicolas de Caritat de
A Basle, 1791-1792**

Zentralbibliothek Zürich

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-78981>

Etat de l'empire sous Leopold, quarante-huitième empereur.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

ETAT DE L'EMPIRE SOUS LEOPOLD,

QUARANTE - HUITIEME EMPEREUR.

ON peut d'abord considérer qu'après la mort de *Ferdinand III*, l'Empire fut prêt de sortir de la maison d'Autriche, mais que les électeurs se crurent enfin obligés de choisir en 1658 *Leopold-Ignace*, fils de *Ferdinand III*. Il n'avait que dix-huit ans: mais le bien de l'Etat, le voisinage des Turcs, les jalousies particulières contribuèrent à l'élection d'un prince dont la maison était assez puissante pour soutenir l'Allemagne, et pas assez pour l'affervir. On avait autrefois élu *Rodolphe de Habsbourg* parce qu'il n'avait presque point de domaine: l'Empire était continué à sa race parce qu'elle en avait beaucoup.

Les Turcs toujours maîtres de Bude, les Français possesseurs de l'Alsace, les Suédois de la Poméranie et de Brème, rendaient nécessaire cette élection; tant l'idée de l'équilibre est naturelle chez les hommes. Dix empereurs de suite dans la maison de *Leopold* étaient encore en sa faveur autant de sollicitations qui sont toujours écoutées, quand on ne croit point la liberté publique en danger. C'est ainsi que le trône toujours électif en Pologne fut toujours héréditaire dans la race des *Jagellons*.

L'Italie ne pouvait être un objet pour le ministère de *Leopold*; il n'était plus question de demander une couronne à Rome, encore moins de faire sentir ses droits de suzerain à la branche d'Autriche qui avait Naples et Milan.

Mais la France, la Suède, la Turquie occupèrent toujours les Allemands sous ce règne : ces trois puissances furent l'une après l'autre, ou contenues ou repoussées ou vaincues, sans que *Léopold* tirât l'épée.

Ce prince le moins guerrier de son temps attaqua toujours *Louis XIV* dans les temps les plus florissans de la France ; d'abord après l'invasion de la Hollande, lorsqu'il donna aux Provinces-Unies un secours qu'il n'avait pas donné à sa propre maison dans l'invasion de la Flandre ; ensuite quelques années après la paix de Nimègue, lorsqu'il fit cette fameuse ligue d'Augsbourg contre *Louis XIV* ; enfin à l'avènement étonnant du petit-fils du roi de France au trône d'Espagne.

Léopold fut dans toutes ces guerres intéresser le corps de l'Allemagne, et les faire déclarer ce qu'on appelle guerres de l'Empire. La première fut assez malheureuse, et l'empereur reçut la loi à la paix de Nimègue. L'intérieur de l'Allemagne ne fut pas saccagé par ces guerres comme il l'avait été dans celle de trente ans : mais les frontières du côté du Rhin furent maltraitées. *Louis XIV* eut toujours la supériorité ; cela ne pouvait arriver autrement : des ministres habiles, de très-grands généraux, un royaume dont toutes les parties étaient réunies et toutes les places fortifiées : des armées disciplinées, une artillerie formidable, d'excellens ingénieurs devaient nécessairement l'emporter sur un pays à qui tout cela manquait. Il est même surprenant que la France ne remportât pas de plus grands avantages contre des armées levées à la hâte, souvent mal payées

et mal pourvues, et sur-tout contre des corps de troupes commandés par des princes qui s'accordaient peu, et qui avaient des intérêts différens. La France, dans cette guerre terminée par la paix de Nimègue, triompha par la supériorité de son gouvernement, de l'Allemagne, de l'Espagne, de la Hollande réunies, mais mal réunies.

La fortune fut moins inégale dans la seconde guerre produite par la ligue d'Augsbourg. *Louis XIV* eut alors contre lui l'Angleterre jointe à l'Allemagne et à l'Espagne. Le duc de Savoie entra dans la ligue. La Suède, si longtemps alliée de la France, l'abandonna, et fournit même des troupes contre elle en qualité de membre de l'Empire. Cependant tout ce que tant d'alliés purent faire, ce fut de se défendre. On ne put même à la paix de Risvick arracher Strasbourg à *Louis XIV*.

La troisième guerre fut la plus heureuse pour *Léopold* et pour l'Allemagne, quand le roi de France était plus puissant que jamais, quand il gouvernait l'Espagne sous le nom de son petit-fils, qu'il avait pour lui tous les Pays-Bas espagnols et la Bavière, que ses armées étaient au milieu de l'Italie et de l'Allemagne. La mémorable bataille d'Hochstet changea tout. *Léopold* mourut l'année suivante en 1705, avec l'idée que la France serait bientôt accablée, et que l'Alsace serait réunie à l'Allemagne.

Ce qui servit le mieux *Léopold* dans tout le cours de son règne, ce fut la grandeur même de *Louis XIV*. Cette grandeur se produisit avec tant de faste, avec tant de fierté, qu'elle irrita tous ses voisins, sur-tout les Anglais, plus qu'elle ne les intimida,

On lui imputait l'idée de la monarchie universelle : mais si *Léopold* avait eu la succession de l'Autriche espagnole, comme il fut longtemps vraisemblable qu'il l'aurait, alors c'était cet empereur qui, maître absolu de la Hongrie dont les bornes étaient reculées, devenu presque tout-puissant en Allemagne, possédant l'Espagne, le domaine direct de la moitié de l'Italie, souverain de la moitié du nouveau monde, et en état de faire valoir les droits ou les prétentions de l'Empire, se ferait vu en effet assez près de cette monarchie universelle. On affecta de la craindre dans *Louis XIV*, lorsqu'il voulut après la paix de Nimègue faire dépendre des Trois-Evêchés quelques terres qui relevaient de l'Empire ; et on ne la craignit ni dans *Léopold* ni dans ses enfans, lorsqu'ils furent près de dominer sur l'Allemagne, l'Espagne et l'Italie. *Louis XIV*, en effarouchant trop ses voisins, fit plus de bien à la maison d'Autriche qu'il ne lui avait fait de mal par sa puissance.

DE LA HONGRIE ET DES TURCS DU TEMPS DE LEOPOLD.

DANS les guerres que *Léopold* fit de son cabinet à *Louis XIV*, il ne risqua jamais rien. L'Allemagne et ses alliés portaient tout le fardeau et défendaient ses pays héréditaires. Mais du côté de la Hongrie et des Turcs il n'y eut que du trouble et du danger. Les Hongrois étaient les restes d'une nation nombreuse échappés aux guerres civiles et au sabre des Ottomans ; ils labouraient les armes

à la main des campagnes arrosées du sang de leurs pères. Les seigneurs de ces cantons malheureux voulaient à la fois défendre leurs privilèges contre l'autorité de leur roi, et leur liberté contre le Turc, qui protégeait la Hongrie et la dévastait. Le Turc faisait précisément en Hongrie ce que les Suédois et les Français avaient fait en Allemagne; mais il fut plus dangereux: et les Hongrois furent plus malheureux que les Allemands.

Cent mille turcs marchent jusqu'à Neuhaufel en 1663. Il est vrai qu'ils sont vaincus l'année d'après à Saint-Gothard sur le Raab par le fameux *Montecuculi*. On vante beaucoup cette victoire; mais certainement elle ne fut pas décisive. Quel fruit d'une victoire qu'une trêve honteuse par laquelle on cède au sultan la Transilvanie, avec tout le terrain de Neuhaufel, et on rase jusqu'aux fondemens les citadelles voisines!

Le Turc donna ou plutôt confirma la Transilvanie à *Abassi*, et dévasta toujours la Hongrie malgré la trêve.

Léopold n'avait alors d'enfans que l'archiduchesse qui fut depuis électrice de Bavière. Les seigneurs hongrois songent à se donner un roi de leur nation en cas que *Léopold* meure.

Leurs projets, leur fermeté à soutenir leurs droits, et enfin leurs complots coûtent la tête à *Serini*, à *Frangipani*, à *Nadasti*, à *Tattenback*. Les impériaux s'emparent des châteaux de tous les amis de ces infortunés. On supprime les dignités de palatin de Hongrie, de juge du royaume, de ban de Croatie, et le

pillage est exercé avec les formes de la justice. Cet excès de sévérité produit d'abord la consternation et ensuite le désespoir. *Emerick Tekéli* se met à la tête des mécontents; tout est en combustion dans la haute Hongrie.

Tekéli traite avec la Porte. Alors la cour de Vienne ménage les esprits irrités. Elle rétablit la charge de palatin; elle confirme tous les privilèges pour lesquels on combattait; elle promet de rendre les biens confisqués: mais cette condescendance, qui vient après tant de duretés, ne paraît qu'un piège. *Tekéli* croit plus gagner à la cour ottomane qu'à celle de Vienne. Il est fait prince de Hongrie par les Turcs, moyennant un tribut de quarante mille sequins. Déjà en 1682, *Tekéli*, aidé des troupes du bacha de Bude, ravageait la Silésie; et ce bacha prenait Tokai et Eperies, tandis que le sultan *Mahomet IV* préparait l'armement le plus formidable que jamais l'empire ottoman ait destiné contre les chrétiens.

Si les Turcs eussent pris ce parti avant la paix de Nimègue, on ne voit pas ce que l'empereur eût pu leur opposer; car après la paix de Nimègue même il opposait peu de forces.

Le grand-visir *Kara Mustapha* traverse la Hongrie avec deux cents cinquante mille hommes d'infanterie, trente mille spahis, une artillerie, un bagage proportionné à cette multitude. Il pousse le duc de Lorraine *Charles V* devant lui. Il met le siège sans résistance devant Vienne.

SIEGE DE VIENNE EN 1683, ET SES SUITES.

CE siège de Vienne doit fixer les regards de la postérité. La ville était devenue, sous dix empereurs consécutifs de la maison d'Autriche, la capitale de l'Empire romain en quelque sorte; mais elle n'était ni forte ni grande. Cette capitale prise, il n'y avait jusqu'au Rhin aucune place capable de résistance.

Vienne et ses faubourgs contenaient environ cent mille citoyens, dont les deux tiers habitaient ces faubourgs sans défense. *Kara Mustapha* s'avancait sur la droite du Danube, suivi de trois cents trente mille hommes en comptant tout ce qui servait à cet armement formidable. On a prétendu que le dessein de ce grand-visir était de prendre Vienne pour lui-même, et d'en faire la capitale d'un nouveau royaume indépendant de son maître. *Tékéli* avec ses mécontents de Hongrie était vers l'autre rive du Danube. Toute la Hongrie était perdue, et Vienne menacée de tous côtés. Le duc *Charles de Lorraine* n'avait qu'environ vingt-quatre mille combattans à opposer aux Turcs, qui précipitaient leur marche. Un petit combat à Petronel non loin de Vienne venait encore de diminuer la faible armée de ce prince.

Le 7 juillet l'empereur *Léopold*, l'impératrice sa belle-mère, l'impératrice sa femme, les archiducs, les archiduchesses, toute leur maison abandonnent Vienne et se retirent à Lintz. Les deux tiers des habitans suivent la cour en désordre. On ne voit que des fugitifs, des équipages, des chariots chargés de meubles; et les derniers tombèrent entre les mains des

Tartares. La retraite de l'empereur ne porte à Lintz que la terreur et la désolation. La cour ne s'y croit pas en sûreté. On se réfugie de Lintz à Passau. La consternation en augmente dans Vienne : il faut brûler les faubourgs, les maisons de plaisance, fortifier en hâte le corps de la place, y faire entrer des munitions de guerre et de bouche. On ne s'était préparé à rien, et les Turcs allaient ouvrir la tranchée. Elle fut en effet ouverte le 16 juillet au faubourg St Ulric, à cinquante pas de la contrescarpe.

Le comte de *Staremborg*, gouverneur de la ville, avait une garnison dont le fonds était de seize mille hommes, mais qui n'en composait pas en effet plus de huit mille. On arma les bourgeois qui étaient restés dans Vienne : on arma jusqu'à l'université. Les professeurs, les écoliers montèrent la garde, et ils eurent un médecin pour major.

Pour comble de disgrâce l'argent manquait, et on eut de la peine à ramasser cent mille rixdalers.

Le duc de Lorraine avait en vain tenté de conserver une communication de sa petite armée avec la ville ; mais il n'avait pu que protéger la retraite de l'empereur. Forcé enfin de se retirer par les ponts qu'il avait jetés sur le Danube, il était loin au septentrion de la ville, tandis que les Turcs qui l'entouraient avançaient leurs tranchées au midi. Il faisait tête aux Hongrois de *Tekéli*, et défendait la Moravie ; mais la Moravie allait tomber avec Vienne au pouvoir des Ottomans. L'empereur pressait les secours de Bavière, de Saxe et des

cercles, et sur-tout celui du roi de Pologne *Jean Sobiesky*, prince long-temps la terreur des Turcs, tandis qu'il avait été général de la couronne, et qui devait son trône à ses victoires : mais ces secours ne pouvaient arriver que lentement.

On était déjà au mois de septembre, et il y avait enfin une brèche de six toises au corps de la place. La ville paraissait absolument sans ressource. Elle devait tomber sous les Turcs plus aisément que Constantinople; mais ce n'était pas un *Mahomet II* qui l'assiégeait. Le mépris brutal du grand-visir pour les chrétiens, son inactivité, sa mollesse firent languir le siège.

Son parc, c'est-à-dire l'enclos de ses tentes, était aussi grand que la ville assiégée. Il y avait des bains, des jardins, des fontaines; on y voyait par-tout l'excès du luxe, avant-coureur de la ruine.

Enfin *Jean Sobieski*, ayant passé le Danube quelques lieues au-dessus de Vienne, les troupes de Saxe, de Bavière et des cercles étant arrivées, on fit du haut de la montagne de Calenberg des signaux aux assiégés. Tout commençait à leur manquer, et il ne leur restait plus que leur courage.

Les armées impériale et polonoise descendirent du haut de cette montagne de Calenberg, dont le grand-visir avait négligé de s'emparer; elles s'y étendirent en formant un vaste amphithéâtre. Le roi de Pologne occupait la droite à la tête d'environ douze mille gens-d'armes et de trois à quatre mille hommes de pied. Le prince *Alexandre* son fils était auprès de lui. L'infanterie de l'empereur et de l'élec-

teur de Saxe marchait à la gauche. Le duc *Charles de Lorraine* commandait les impériaux. Les troupes de Bavière montaient à dix mille hommes ; celles de Saxe à peu près au même nombre.

Jamais on ne vit plus de grands princes que dans cette journée. L'électeur de Saxe *Jean George III* était à la tête de ses Saxons. Les Bavarois n'étaient point conduits par l'électeur *Marie-Emmanuel* leur duc. Ce jeune prince voulut servir comme volontaire auprès du duc de Lorraine. Il avait reçu de l'empereur une épée enrichie de diamans ; et lorsque *Liéopold* revint dans Vienne après sa délivrance , le jeune électeur le saluant avec cette même épée lui fit voir à quel usage il employait ses présens. C'est le même électeur qui fut mis depuis au ban de l'Empire.

Le prince de *Saxe-Lavembourg*, de l'ancienne et malheureuse maison d'Ascanie , menait la cavalerie impériale ; le prince *Herman de Bade* l'infanterie ; les troupes de Franconie , au nombre d'environ sept mille , marchaient sous le prince de *Valdeck*.

On distinguait parmi les volontaires trois princes de la maison d'Anhalt , deux de Hanovre , trois de la maison de Saxe , deux de Neubourg , deux de Virtemberg , tandis qu'un troisième se signalait dans la ville , deux de Holstein , un prince de Hesse-Cassel , un prince de Hohenzollern : il n'y manquait que l'empereur.

Cette armée montait à soixante et quatre mille combattans. Celle du grand-visir était supérieure de plus du double ; ainsi cette

bataille peut être comptée parmi celles qui font voir que le petit nombre l'a presque toujours emporté sur le grand, peut-être, parce qu'il y a trop de confusion dans les armées immenses, et plus d'ordre dans les autres.

Ce fut le 12 septembre que se donna cette bataille, si c'en est une, et que Vienne fut délivrée. Le grand-visir laissa vingt mille hommes dans les tranchées, et fit donner un assaut à la place dans le temps même qu'il marchait contre l'armée chrétienne. Ce dernier assaut pouvait réussir contre des assiégés qui commençaient à manquer de poudre, et dont les canons étaient démontés : mais la vue du secours ranima leurs forces. Cependant le roi de Pologne, ayant harangué ses troupes de rang en rang, marchait d'un côté contre l'armée ottomane, et le duc de Lorraine de l'autre. Jamais journée ne fut moins meurtrière et plus décisive. Deux postes pris sur les Turcs décidèrent de la victoire. Les chrétiens ne perdirent pas plus de deux cents hommes. Les Ottomans en perdirent à peine mille : c'était sur la fin du jour. La terreur se mit pendant la nuit dans le camp du visir. Il se retira précipitamment avec toute son armée. Cet aveuglement, qui succédait à une longue sécurité, fut si prodigieux qu'ils abandonnèrent leurs tentes, leurs bagages, et jusqu'au grand étendard de *Mahomet*. Il n'y eut dans cette grande journée de faute comparable à celle du visir que celle de ne le point poursuivre.

Le roi de Pologne envoya l'étendard de *Mahomet* au pape. Les Allemands et les Polonais s'enrichirent des dépouilles des Turcs. Le roi

de Pologne écrivit à la reine sa femme, qui était une française, fille du marquis d'Arquien, que le grand-visir l'avait fait son héritier, et qu'il avait trouvé dans ses tentes la valeur de plusieurs millions de ducats. On connaît assez cette lettre dans laquelle il lui dit : *Vous ne direz pas de moi ce que disent les femmes tartares, quand elles voient rentrer leurs maris les mains vides ; Vous n'êtes pas un homme, puisque vous revenez sans butin.*

Le lendemain 13 septembre, le roi *Jean Sobieski* fit chanter le *Te Deum* dans la cathédrale, et l'entonna lui-même. Cette cérémonie fut suivie d'un sermon, dont le prédicateur prit pour texte : *Il fut un homme envoyé de DIEU, nommé Jean.*

Toute la ville s'empresait de venir rendre grâce à ce roi, et de baiser les mains de son libérateur, comme il le raconte lui-même. L'empereur arriva le 14 au milieu des acclamations qui n'étaient pas pour lui. Il vit le roi de Pologne hors des murs, et il y eut de la difficulté pour le cérémonial dans un temps où la reconnaissance devait l'emporter sur les formalités.

Cette gloire et ce bonheur de *Jean Sobieski* furent bientôt sur le point d'être éclipsés par un désastre qu'on ne devait pas attendre après une victoire si facile. Il s'agissait de soumettre la Hongrie et de marcher à Gran, qui est la même ville que Strigonie. Pour aller à Gran il fallait passer par Barcam, où un bacha avait un corps de troupes considérable. Le roi de Pologne s'avancait de ce côté avec ses gens-d'armes, et ne voulut point attendre le duc de Lorraine qui le suivait. Les Turcs tombent

auprès de Barcam sur les troupes polonoises, les chargent en flanc, leur tuent deux mille hommes; le vainqueur des Ottomans est obligé de fuir; il est poursuivi, il échappe à peine en laissant son manteau à un turc qui l'avait déjà joint. Le duc *Charles* arriva enfin au secours des Polonais; et après avoir eu la gloire de secourir *Jean Sobieski* dans la délivrance de Vienne, il eut celle de le délivrer lui-même.

Bientôt la Hongrie, des deux côtés du Danube jusqu'à Strigonie, retombe sous le pouvoir de l'empereur. On prend Strigonie, elle avait appartenu aux Turcs près de cent cinquante années; enfin on tente deux fois le siège de Bude, et on le prend d'assaut en 1686: ce ne fut depuis qu'un enchaînement de victoires. Le duc de Lorraine défait avec l'électeur de Bavière les Ottomans dans les mêmes plaines de Mohatz, où *Louis II* roi de Hongrie avait péri, lorsqu'en 1526 *Soliman II* vainqueur des chrétiens couvrit ces plaines de vingt-cinq mille morts.

Les divisions, les séditions de Constantinople, les révoltes des armées ottomanes combattaient encore pour l'heureux et tranquille *Léopold*. Le soulèvement des janissaires, la déposition de *Mahomet IV*, l'imbécille *Soliman III* placé sur le trône après une prison de quarante années, les troupes ottomanes mal payées, découragées, fuyant devant un petit nombre d'allemands, tout favorisa *Léopold*. Un empereur guerrier, secondé des Polonais victorieux, eût pu aller assiéger Constantinople après avoir été sur le point de perdre Vienne.

Léopold jugea plus à propos de se venger sur

les Hongrois de la crainte que les Turcs lui avaient donnée. Ses ministres prétendaient qu'on ne pouvait contenir la puissance ottomane, si la Hongrie n'était pas réunie sous un pouvoir absolu. Cependant on avait chassé les Turcs devant Vienne, avec les troupes de Saxe, de Bavière, de Lorraine, et des autres princes allemands qui n'étaient pas sous un joug despotique; on avait sur-tout vaincu avec les secours des Polonais alliés. Les Hongrois auraient donc pu servir l'empereur comme les Allemands le servaient, en demeurant libres comme les Allemands; mais il y avait trop de factions en Hongrie; les Turcs n'étaient pas hommes à faire des traités de Vestphalie en faveur de ce royaume, et n'étaient alors en état ni d'opprimer les Hongrois ni de les secourir.

Il n'y eut d'autres congrès entre les mécontents de Hongrie et l'empereur qu'un échafaud; on l'éleva dans la place publique d'Eperies au mois de mars 1687, et il y resta jusqu'à la fin de l'année.

Les bourreaux furent lassés à immoler les victimes qu'on leur abandonnait sans beaucoup de choix, si l'on en croit plusieurs historiens contemporains. Il n'y a point d'exemple dans l'antiquité d'un massacre si long et si terrible: il y a eu des sévérités égales, mais aucune n'a duré si long-temps. L'humanité ne frémit pas du nombre d'hommes qui périrent dans tant de batailles: on y est accoutumé; ils meurent les armes à la main et vengés; mais voir pendant neuf mois ses compatriotes traînés juridiquement à une boucherie toujours ouverte, c'était

c'éta
dont
espr
Ce
c'est
et le
com
La
repu
par le
d'Eper
princi
qui de
héred
bourg
Joseph
Hongri
L'op
depuis
rances
la fois
paix de
le paix
paix lo
Louis X
n'atten
il traita
donnés
magne
berté
jours

c'était un spectacle qui soulevait la nature, et dont l'atrocité remplit encore aujourd'hui les esprits d'horreur.

Ce qu'il y a de plus affreux pour les peuples, c'est que quelquefois ces cruautés réussissent; et le succès encourage à traiter les hommes comme des bêtes farouches.

La Hongrie fut soumise, le Turc deux fois repoussé, la Transilvanie conquise, occupée par les impériaux. Enfin tandis que l'échafaud d'Eperies subsistait encore, on convoqua les principaux de la noblesse de Hongrie à Vienne, qui déclarèrent au nom de la nation la couronne héréditaire; ensuite les états assemblés à Presbourg en portèrent le décret, et on couronna *Joseph* à l'âge de neuf ans roi héréditaire de Hongrie.

Léopold alors fut le plus puissant empereur depuis *Charles-Quint*; un concours de circonstances heureuses le met en état de soutenir à la fois la guerre contre la France jusqu'à la paix de Risvick, et contre la Turquie jusqu'à la paix de Carlovitz conclue en 1699. Ces deux paix lui furent avantageuses, il négocia avec *Louis XIV* à Risvick sur un pied d'égalité qu'on n'attendait pas après la paix de Nimègue; et il traita avec le Turc en vainqueur. Ces succès donnèrent à *Léopold*, dans les diètes d'Allemagne, une supériorité qui n'ôta pas la liberté des suffrages, mais qui les rendit toujours dépendans de l'empereur.

CE fut encore sous ce règne que l'Allemagne renoua la chaîne dont elle tenait autrefois l'Italie : car dans la guerre terminée à Risvick, lorsque *Leopold* ligué avec le duc de Savoie, ainsi qu'avec tant de princes contre la France, envoya des troupes vers le Pô, il exigea des contributions de tout ce qui n'appartenait pas à l'Espagne. Les états de Toscane, de Venise en terre ferme, de Gènes, du pape même, payèrent plus de trois cents mille pistoles. Quand il fallut au commencement du siècle disputer les provinces de la monarchie d'Espagne au petit-fils de *Louis XIV*, *Leopold* exerça l'autorité impériale, en proscrivant le duc de Mantoue, en donnant le Montferrat-mantouan au duc de Savoie. Ce fut encore en qualité d'empereur romain qu'il donna le titre de roi à l'électeur de Brandebourg : car les nations ne sont pas convenues que le roi d'Allemagne fasse des rois ; mais un ancien usage a voulu que des princes reçussent le titre de roi de celui que ce même usage appelait le successeur des césars.

Ainsi le chef de l'Allemagne ayant ce nom donnait des noms ; et *Leopold* fit un roi sans consulter les trois collèges. Mais quand il créa un neuvième électorat en faveur du duc de Hanovre, il créa cette dignité allemande avec le suffrage de quatre électeurs, en qualité de chef de l'Allemagne ; encore ne put-il le faire admettre dans le collège des électeurs, où le duc de Hanovre n'obtint séance qu'après la mort de *Leopold*.

Il est vrai que dans toutes les capitulations on appelle l'Allemagne l'Empire ; mais c'est un abus des mots autorisé dès long-temps. Les empereurs jurent dans leurs capitulations de ne faire entrer aucunes troupes dans l'Empire sans le consentement des électeurs, princes et états : mais il est clair qu'ils entendent alors par ce mot Empire, l'Allemagne et non Milan et Mantoue ; car l'empereur envoie des troupes à Milan sans consulter personne. L'Allemagne est appelée l'Empire, comme siège de l'Empire romain : étrange révolution dont *Auguste* ne se doutait pas. Un seigneur italien s'adresse sans difficulté à la diète de Ratisbonne ; il s'adresse aux électeurs de Saxe, de Bavière et du Palatinat pendant la vacance du trône ; il en obtient des titres et des terres quand personne ne s'y oppose. Le pape à la vérité ne demande point à la diète la confirmation de son élection, mais le duc de Mantoue lui présenta requête quand *Léopold* l'eut mis au ban de l'Empire en 1700. Cet Empire est donc le droit du plus fort, le droit de l'opinion, fondé sur les heureuses incursions que *Charlemagne* et *Othon le grand* firent dans l'Italie.

La diète de Ratisbonne est devenue perpétuelle sous ce même *Léopold* depuis 1664 : il semble qu'elle devrait en avoir plus de puissance, mais c'est précisément ce qui l'a énervée. Les princes, qui composaient autrefois ces célèbres assemblées, n'y viennent pas plus que les électeurs n'assistent au sacre. Ils ont à la diète des députés ; et tel député agit pour deux ou trois princes. Les grandes affaires ou

ne s'y traitent plus, ou languissent: et l'Allemagne est en secret divisée sous l'apparence de l'union.

DE L'ALLEMAGNE DU TEMPS DE JOSEPH I
ET DE CHARLES VI.

L'EMPEREUR *Joseph I* avait été élu roi des Romains à l'âge de douze ans par tous les électeurs, en 1690; preuve évidente de l'autorité de *Léopold* son père; preuve de la sécurité où les électeurs étaient sur tous leurs droits, qu'ils n'auraient pas voulu sacrifier; preuve du concert de tous les Etats d'Allemagne avec son chef, que la puissance de *Louis XIV* réunissait plus que jamais.

Il signa dans sa capitulation qu'il observerait les traités de Westphalie, *excepté dans ce qui concernait l'avantage de la France.*

Le règne de *Joseph I* fut encore plus heureux que celui de *Léopold*; l'argent des Anglais et des Hollandais, les victoires du prince *Eugène* et du duc de Marlborough le rendirent par tout victorieux, et ce bonheur le rendit presque absolu. Il commença en 1706 par mettre de son autorité au ban de l'Empire les électeurs de Bavière et de Cologne, partisans de la France, et s'empara de leurs Etats. Voici la sentence que porta la chambre impériale de Vienne au nom de l'empereur, malgré les lois de l'Empire.

“ Nous déclarons que *Maximilien*, jusqu'à
 „ présent électeur et duc de Bavière... a en-
 „ couru de fait le ban et le reban de nous et
 „ du saint Empire romain, ainsi que toutes
 „ les peines qui sont attachées de droit et par